



antonio

Franchini

Seigneur
des larmes

Extrait de la publication

Gallimard

Du monde entier

ANTONIO FRANCHINI

SEIGNEUR
DES LARMES

*Traduit de l'italien
par Vincent Raynaud*

nrf

GALLIMARD

Titre original:

SIGNORE DELLE LACRIME

© Marsilio Editori® s.p.a., 2010, Venise.

Ouvrage publié en accord avec Grandi & Associati.

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

À Claudio Ferone, in memoriam

*Du non-être fais-moi aller vers l'être,
des ténèbres fais-moi aller vers la lumière,
de la mort fais-moi aller vers l'immortalité.*

*Ne nous frappe pas dans nos fils, ni dans la durée de nos jours.
Ne sois pas insensible.
Ne fais pas de mal à notre bétail ni à nos chevaux.
Ne massacre pas nos héros dans ta colère,
Seigneur des larmes!*

Śvetāśvatara Upaniṣad, IV, 22

Le « voyage » est toujours un symbole de l'épreuve initiatique. On nomme brahmacārin (« celui qui erre dans l'immensité ») le novice qui s'efforce d'acquérir le savoir et la connaissance, et qui doit donc renoncer pour un certain temps à toutes les préoccupations matérielles et mendier de la nourriture. Durant la première partie de sa vie ainsi que durant la dernière, chaque homme doit se consacrer avant tout à l'étude et à mendier de la nourriture. Après quoi il doit pratiquer l'errance.

Luc et Nathalie font des photos. Des appareils professionnels pendent à leur cou et oscillent sur leur poitrine, chargés d'objectifs, de loupes, d'excroissances métalliques qu'on greffe, produisant un déclic sec, ou qu'on visse sur des filetages qui vous hypnotisent même si vous ignorez tout de leur fonction.

Moi, de mon côté, je me promène sans rien, ou avec un appareil jetable qui passe d'un cliché au suivant moyennant l'action bringuebalante du seul élément non cartonné, une roue en plastique près, semble-t-il, de se bloquer à chaque tour.

J'ai toujours pensé que si je commençais à placer un objectif entre les paysages et moi, entre les hommes et

moi, je finirais par ne plus rien voir, car fatalement je renverrais l'émotion à l'instant où je les retrouverais en photo, nets et neufs, différents, et, en proie au sentiment de culpabilité, je vivrais alors un décalage dans le temps de l'ordre de l'acte manqué, pas de la vie.

Mais ne pas conserver de témoignage provoque un autre sentiment de culpabilité de signe opposé : la fierté de renoncer à toute aide extérieure pour se fier à une mémoire plus présomptueuse que celle des autres, mais, en définitive, non moins labile.

Cet appareil jetable est l'incarnation de deux formes de culpabilité, celle qu'on éprouve quand on s'est appuyé sur une aide extérieure et celle qu'on ressent lorsqu'on s'est passé de tout, d'un côté vouloir témoigner de la vie et, de l'autre, simplement vouloir vivre.

Existence est synonyme de multiplicité. Ce qui n'est pas multiple n'existe pas.

Nous sommes arrivés au mauvais moment, mais le mauvais moment peut aussi être le bon pour voir. Il n'y a personne sur les *ghâts*, rien que le soleil au zénith et de la musique sacrée, qui provient de haut-parleurs et se diffuse parmi les gradins en béton vides, sur les marches désertes.

Ce ne sont pas des êtres humains aux tenues les plus variées qu'on aperçoit, à moitié plongés dans l'eau, mais un troupeau de buffles aux croupes luisantes, disposés en bon ordre, avec l'apathie homogène des bovins.

Et, tapis dans l'ombre mais prêts à bondir, des enfants. Ils veulent que nous leur achetions des œilletons d'Inde orange et des bougies votives dans leur enveloppe de

papier de soie que nous confierions au fleuve. Nous résistons, mais, dès qu'une petite fille l'appelle Maman, Nathalie, qui semble pourtant plus dure, cède.

Pour le même prix, la petite fille fournit une allumette qui sert à allumer la bougie. Ensemble, elles se dirigent vers la berge afin de mettre à l'eau la maigre lumière flottante. La petite fille conduit Nathalie par la main jusqu'à un endroit où la pente est la plus douce. Après les cailloux glissants, une mince digue en béton amortit le choc d'une eau brune, ambiguë, morte et cependant habitée d'une vie éphémère libérée par les corps qui y sont immergés, pour des raisons d'hygiène ou de liturgie. Se tendre au-dessus d'elle pour communiquer à l'enveloppe l'élan qui la livre au courant est un geste que Nathalie fait non sans hésiter. On dirait qu'il n'y en a pas du tout, de courant. Puis la petite fille intervient et la modeste embarcation s'éloigne, emportée par une force aussi inéluctable qu'invisible.

Le chiffre un est le symbole de l'illusion.

On peut tout photographier, même un homme qui défèque, prie ou agonise, mais pas les cadavres sur les bûchers.

Et comme seule l'interdiction stimule le désir, les autochtones ont acquis un talent particulier qui leur permet d'emblée de repérer le touriste feignant de s'attarder ou de regarder autre chose, mais en réalité déterminé à voler un cliché des morts, et aussitôt ils l'arrêtent.

Rien — ni la matière, ni l'âme, ni les dieux —, rien n'est immortel.

« *Boat trip, sir! Boat!* »

Notre *boatman* a fait apparaître une cheville de bois au fond du bateau, de façon à avoir un appui et à pousser sur ses pieds, et il se sert de deux perches tordues, aux extrémités desquelles il a cloué tant bien que mal des planches visqueuses et pourries.

Il est vieux: on se dit qu'il n'arrivera pas à faire avancer le bateau et nous avec, la même impression qu'on a, chaque fois, en voyant un énième corps décharné appuyer de tout son poids sur une pédale pour faire partir le pousse-pousse. Mais, d'une manière ou d'une autre, ils y arrivent toujours.

À l'aube, la brume enveloppe la foule la plus dense, puis les épaisses spires de brouillard se dispersent, et les marches au-dessus de l'eau resplendissent de toutes les couleurs des pierres et des tissus, portés ou étendus à sécher.

Au début, le vieux ne dit rien, nous n'entendons sa voix qu'au moment où nous devons nous mettre d'accord sur le prix, puis lorsqu'il s'écrie: « *No, sir!* », devant l'objectif que Luc a pointé sur un bûcher.

Celui-ci fait un geste comme pour dire: Tu te trompes, je ne photographiais pas ça, à l'image du joueur de football qui lève les bras davantage pour signifier qu'il ne l'a pas fait exprès que pour reconnaître sa faute.

L'arbitrage du vieillard est un instinct affiné jour après jour pendant des années. Il ne peut pas se tromper, il est sûr de son coup, et la conscience occidentale fait le reste, car on se sent d'emblée coupable.

On les croirait prêts à tout accepter, mais, face au

sacrilège, ils sont capables de prendre un ton de voix péremptoire.

Le *boatman* nous explique que, pour les plus pauvres parmi les pauvres, ceux qui ne laissent même pas assez de roupies pour se payer la modeste quantité de bois nécessaire à l'incinération, il y a toujours, gratuit, l'*electric fire*.

Compte tenu de la façon dont les sons se tordent dans la bouche édentée du *boatman*, il nous faut quelques instants pour identifier l'expression « *electric fire* ».

Mais les pauvres ne le savent pas, parce qu'ils ne lisent pas les journaux — ajoute le *boatman* —, et donc ils ne vont pas à l'*electric fire*.

On les jette dans le fleuve tels quels, lestés d'une pierre.

They don't go to electric fire.

Pendant plusieurs minutes, de tout ce que dit le *boatman*, nous comprenons seulement ça, « *electric fire* ».

Ça devient presque un mantra: « *electric fair, electric fair* ».

Pour nous, Occidentaux aisés, au cas où nous choisirions de ne pas nous décomposer sous terre, l'*electric fire* sera l'unique solution, comme pour les plus pauvres parmi les pauvres à Bénarès. De temps en temps, par hasard, on aperçoit un équilibre dans le monde.

« Dis, ça te plairait d'être brûlé sur la plage, comme Shelley à Viareggio sur le bûcher érigé par Byron, qui fouetta les chevaux quand les flammes montèrent, car cela lui brisait le cœur? » nous demandions-nous — ironiquement, mais pas tant que ça —, en jeunes gens déjà marqués par la littérature, lorsque nous lisions les

poètes romantiques. À l'époque, nous ignorions tout de l'*electric fire*.

Nous pensions qu'il n'y avait qu'une seule façon de brûler.

Śiva est un destructeur, il aime les lieux de la crémation. Mais que détruit-il ? Pas seulement les cieux et la terre au bout du ciel, mais également les chaînes qui relient toutes les âmes individuelles. Rudra et Śiva incarnent l'esprit maléfique et celui plus bienveillant de la destruction, quand la ruine signifie aussi, nécessairement, le changement. De fait, c'est de la destruction que renaît la vie. La vie n'est que l'acte de détruire, de dévorer la vie. En dernière instance, Śiva représente la mort de la mort, c'est-à-dire la vie éternelle.

Qu'est-ce que le lieu de la crémation ? Certes pas l'endroit où l'on brûle les dépouilles mortelles, mais le cœur de ses fidèles transformés en désert. Le lieu où l'ego est détruit représente l'état où les illusions et l'action sont réduites en cendres. C'est là que danse le Nataraja, le « roi des danseurs » qui, avec ses pas, crée et détruit des mondes.

On le dépeint le corps couvert de cendres, assis en posture de yoga sur une peau de tigre, véhicule de l'énergie et incarnation des forces de la nature. Ses trois yeux, au moyen desquels il voit le passé, le présent et le futur, symbolisent le soleil, la lune et le feu. La demi-lune qu'il porte sur le front signifie qu'il est Seigneur du temps. Ses bras sont en nombre variable, de quatre à dix-huit. On le montre souvent entouré d'un cercle de flammes, en train de danser, le pied droit se soulevant tandis que le pied gauche est posé sur le nain Apasmara, qui incarne l'oubli...

Avec le brouillard, l'anxiété se dissipe elle aussi. Je n'ai plus repensé à l'incident, peut-être parce que seuls

le réveil brusque et la sensation de désorientation suscitée par l'aube encore sombre lui avaient donné plus d'importance. Au contraire, à mesure que la journée avance, je suis distrait par les couleurs, par les scènes qui persistent sur la rétine et la pellicule, et ma crainte s'est atténuée, avant de me ressaisir d'un coup.

La bouteille d'eau achetée hier soir après le dîner.

J'ai bu une longue gorgée avant de m'endormir, une autre dès mon réveil. Je revisse le bouchon et je ne sais quel instinct me pousse à examiner, trop tard, la bouteille à contre-jour. Je le soupçonnais: le liquide est jaune.

Pas vraiment jaune, plutôt jaunâtre, mais très clairement jaunâtre. Ce n'est pas un effet du maigre éclairage de la salle de bains, c'est bel et bien l'eau qui est ainsi, panachée de particules en suspension.

J'en parle à Luc, devant le petit déjeuner préparé à notre intention sur les tables basses dans le hall de l'hôtel, car il est trop tôt et la salle à manger est encore fermée: L'eau que j'ai bue... était jaune. Et la vôtre?

Jaune? Montre-moi la bouteille.

Je cours la chercher: elle est jaune, ça ne fait aucun doute. J'avais espéré que Luc pût minimiser les faits, mais c'est le contraire qui se produit. Il leur donne de l'ampleur. Il s'inquiète.

Il doit aussitôt téléphoner à sa collègue spécialiste des maladies infectieuses à l'Institut Pasteur de Paris, mais dans l'immédiat il est trop tôt. Ce qu'il faut faire, pour le moment, c'est dénoncer le vendeur à la police touristique. Où sont les bureaux de la police touristique?

Les serveurs l'ignorent, ils ne semblent pas même comprendre ce que nous leur demandons.

À l'accueil, il n'y a pas encore de responsable. Nous décidons de partir pour notre *boat trip* et de remettre à plus tard les soins et les protestations.

Luc veille sur notre santé. Quand on est en voyage et qu'on a peu de temps à disposition, on n'a aucun droit à l'erreur — affirme-t-il —, on ne peut pas plaisanter avec les durées de transport, on ne peut pas tomber malade, tout doit s'enchaîner à la perfection, sinon les vacances sont foutues. Et contrôler l'eau minérale est un travail à plein temps, une question de responsabilité, il s'agit de savoir si la bouteille est vraiment fermée ou si c'est juste un leurre.

Il est plus facile et rémunérateur de contrefaire l'eau minérale que la bière ou le vin, et avaler de l'eau polluée fait plus de mal que boire du vin frelaté.

On devrait vérifier tout de suite la transparence de l'eau à contre-jour, mais le bouchon est plus sournois. Si on le fait tourner et qu'on a l'impression qu'il a pivoté trop vite, sans opposer assez de résistance, on ne peut en aucun cas le remettre dans la position initiale et répéter l'expérience. Dès lors, comment doit-on se comporter? Payer ou contester?

Jusqu'à maintenant, Luc a contesté de très nombreuses fois. Moi, jamais. Mais je dois être prêt à le faire.

Quand on voyage pendant six mois, un an, comme beaucoup de ceux que nous croisons, on peut même planifier une prudente préparation à la dysenterie. Par exemple, boire un de ces jus de fruits qui nous intriguent tant, obtenus en glissant des tiges de canne à sucre dans une sorte de moteur à explosion monté sur

un chariot ; un mécanisme primitif, à vapeur, qui dégage de la fumée, agite ses pistons en tremblant et broie les tiges, libérant d'un côté le liquide qui va remplir une rangée de verres sales et, de l'autre, crachant l'écorce mâchonnée, vidée. Un beau bouquet de tiges molles, prêtes à servir de fourrage : de l'éclat de la matière à l'état de déchet en l'espace d'un instant. On avale ce douteux nectar puis, avec une résignation détendue, on attend de sentir quelle effervescence se mettra en branle dans nos tripes.

Si l'on n'a que vingt jours devant soi, non, on ne peut pas se payer le luxe d'une fièvre inoffensive et d'une paisible faiblesse. Au contraire, il faut être efficace, encore plus efficace qu'en ville.

C'est toujours Nathalie qui négocie pour nous.

Nous sommes des hommes, ce n'est pas dans nos cordes.

À vrai dire, Luc s'efforce plus souvent que moi de faire l'homme. Volontaire, il s'élançait le premier, mais avec trop de fougue, et donc il se trompe, alors il a droit aux reproches de Nathalie, des récriminations qui peuvent remonter à des temps fort lointains — comme cela arrive au sein des couples de longue date —, à l'image de la fois où, trente ans plus tôt en Italie, tandis qu'ils venaient d'arriver à Lipari, il était parti comme une flèche et, prenant de vitesse tout le monde, y compris son frère, il était allé négocier la location d'un bateau pour le mois entier. Il n'y avait aucun besoin de trouver si vite, avant même de s'être informé à la ronde et d'avoir fait la connaissance de qui que ce soit sur place, mais il fallait qu'il le fasse, se rappelle Nathalie, avec la

même ardeur que si elle remettait sur le tapis un événement survenu la veille.

La première nuit à Delhi, en attente du vol pour Bénarès le lendemain à l'aube, on pouvait la passer à l'aéroport, mais Luc s'est levé d'un bond et s'en est remis à l'un des innombrables fournisseurs de logement qui stationnent dans les halls d'attente. L'homme promet des chambres climatisées dans un hôtel moderne, tout près, pour quelques dollars seulement, le transfert en taxi vers l'autre aéroport, celui des *domestic flights*, inclus.

Assommés par la fatigue du voyage et par les formalités à l'arrivée, nous roulons vers l'hôtel et Luc répète que c'est mieux de passer ces quelques heures dans un lit, n'est-ce pas?

Mieux vaut dormir dans un lit que sur un banc, non?

Il le répète un peu trop souvent. Il a besoin de se raser, car lui non plus n'est pas vraiment convaincu et, en outre, Nathalie a réagi à son initiative avec froideur.

De fait, l'hôtel n'est pas si près et guère économique non plus. Pour être neuf, il est neuf: il est encore en construction. Mais à présent nous sommes là, à la merci de notre intermédiaire, et les jeux seraient faits si Nathalie n'engageait avec le directeur une longue bataille concernant le prix des chambres, livrée à coups de calculatrice dans le hall fraîchement crépi, entre les seaux d'enduit et de peinture et les divans recouverts de housses en plastique. Chacun à son tour fait apparaître un prix sur l'écran de la machine. Quand la discussion en dollars s'embourbe, on passe aux roupies, lorsqu'elle n'avance plus en roupies on revient aux dollars, et quand la négociation bute sur le prix par personne, on se remet à raisonner par chambre; enfin, quand l'estimation par

chambre arrive au point mort, on recommence à compter par personne.

Finalement, une fois trouvé un accord pour trois heures de sommeil, le directeur accepte le prix en s'arrachant les cheveux et Nathalie a l'air de dire : Remercie l'heure et mon mari, s'il n'y avait eu que moi tu ne l'aurais jamais emporté.

Puis le chauffeur de taxi qui nous prendra en charge demain exige et obtient d'être payé.

Luc est obsédé par les mouches. Ou, plus exactement, par les *moustiques**¹.

Les moustiques sont porteurs de la dengue et de l'encéphalite léthargique. À cause d'eux, on ne risque pas seulement d'y laisser ses vacances, on peut y laisser la vie.

Il a insisté pour que j'achète une *moustiquaire imprégnée** d'un liquide antimoustiques. Il m'a tout expliqué : quelle taille, quel modèle. Si je n'en trouvais pas d'imprégnée, je devrais le faire moi-même, avec une substance qu'il m'indiquerait, mais je l'ai trouvée imprégnée, parfaite. Les enseignes globalisées servent au moins à ça : à se mettre d'accord, d'un pays à l'autre, sur l'équipement.

Luc s'est également assuré que nous conservions bien le spray antimoustiques dans notre bagage à main, afin de nous protéger avec une première vaporisation encore dans l'avion, aussitôt après l'atterrissage, et avant de poser le pied à Delhi.

Naturellement — ai-je dit, dès que nous nous sommes

1. Les mots ou expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte original. (N.d.T.)

rendu compte que nous ne pourrions pas dormir plus de trois heures dans l'hôtel encore en construction —, le spray suffirait à nous protéger toute la nuit.

Naturellement des clous, m'a corrigé Luc. Il était indispensable de monter la *moustiquaire**.

Il m'a suffi, moi qui suis doté d'une manualité proche de zéro et, précisément pour cela, hypersensible aux conséquences de ma propre incompétence, de déballer la *moustiquaire** pour comprendre que jamais je ne serais capable non seulement de la faire tenir debout, mais même de la ranger telle qu'elle était en cas de renoncement préventif et résigné.

J'ai tout aussi vite compris que, pour Luc, aider autrui à monter sa *moustiquaire** est une marque d'affection.

Celle-ci est fournie avec une sorte de clou doré et fileté à fixer au plafond afin qu'il soutienne la structure du baldaquin. À fixer subrepticement, je présume, dans un trou pratiqué sur le moment, car il n'existe pas de plafond qui en soit pourvu. Mais comment faire un trou, un trou discret, sans que la direction de l'hôtel s'en aperçoive ?

Il nous a fallu une heure pour l'installer, en tendant des liens entre la chambre à coucher et la salle de bains, et en nous servant tour à tour comme points d'appui, qui s'avéraient tous défectueux, pour une raison ou une autre, des pommeaux de portes, des pales du ventilateur et du support de douche.

En définitive, la structure semblait tenir, mais cette stabilité était illusoire, destinée à céder aux premières contorsions, sur ces matelas encore enveloppés de cellophane et donc glissants, et ces draps qui dérivaien puis finissaient au sol, découvrant de larges zones d'un plastique fait exprès pour que le corps se dissolve dans des

NOTE

Certains passages en italique sont des citations, plus ou moins aménagées, provenant de plusieurs sources: *Mythes et dieux de l'Inde* d'Alain Daniélou, le livre que je lisais au cours du voyage; *Śiva érotique et ascétique* de Wendy Doniger, qui m'a accompagné pendant des années; l'édition italienne du *Livre tibétain des morts*, sous la direction d'Ugo Leonzio; enfin, divers autres recueils. D'autres sont des extraits tirés de différents Upaniṣads. Quiconque a un minimum de familiarité avec les textes philosophiques indiens les reconnaîtra aussitôt, à la solennité de l'énoncé et parce que ce sont des écrits très célèbres. Toutefois, leur sens est avant tout une suggestion, une musique de fond, et il ne me semble pas nécessaire d'être plus précis.

Seul l'avant-dernier passage en italique appartient à une voix qui, à première vue, se distingue des autres, car c'est celle de Maître Eckhart. Je tiens à le préciser, même si l'effet produit par sa présence n'est nullement original. La proximité entre les positions de ce dominicain allemand et bien des aspects de la pensée et de la religiosité orientales a été soulignée depuis longtemps, par de nombreuses personnes.

Les «murs d'idées» que le grand Fosco Maraini voyait dressés entre deux cultures, si l'on parcourt une carte géographique imaginaire, existent bel et bien. Il arrive, rarement mais il arrive tout de même, que quelqu'un, avec le naturel qui naît d'une vision supérieure, les franchisse et parvienne à se faire entendre de tous.



Seigneur des larmes

Antonio Franchini

Cette édition électronique du livre
Seigneur des larmes d'Antonio Franchini
a été réalisée le 17 janvier 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070135868 - Numéro d'édition : 236973).

Code Sodis : N51107 - ISBN : 9782072460159
Numéro d'édition : 237678.